

qu'il allait jusqu'à y introduire une mince tige d'acier dont il faisait, à part cela, on ne sait quel autre usage.

Une fois, frappant l'un des tiroirs à l'endroit de la serrure, on aurait pu l'entendre murmurer :

—C'est là !

Puis, après un silence, sourdement :

—Oh ! il faut bien que je t'ouvre !

Un samedi, vers trois heures de l'après-midi, le Dr Villarceau était à sa clinique, le Dr Delteil faisait ses visites, et Mme Villarceau et sa fille venaient de sortir à pied pour faire une promenade au Bois.

Il n'y avait plus dans la maison que le valet de chambre, la cuisinière occupée à plumer des perdreaux, le maître d'hôtel lisant tranquillement un journal dans l'office, et les deux femmes de chambres qui travaillaient ensemble dans une vaste pièce affectée à la lingerie.

Assez brusquement, Mlle Delphine quitta sa compagne pour se mettre à la recherche de son beau valet de chambre.

Quand les chats n'y sont pas, les souris dansent.

Mlle Delphine voulait profiter de cette heure, où les maîtres étaient absents, pour attiser le feu d'amour de son bel amoureux.

Et elle cherchait, passant d'une pièce dans une autre, et se demandant :

—Où donc peut-il être ? Sorti sans m'en prévenir ? ce serait de l'ingratitude, une trahison.

Comme elle traversait la petite chambre précédant le cabinet de M. Villarceau, il lui sembla entendre du bruit dans le cabinet.

Elle se trompait, sans doute, sachant que le docteur était en ce moment rue Tronchet.

Néanmoins, elle s'approcha de la porte du cabinet contre laquelle elle colla son oreille.

Un nouveau bruit, une sorte de grincement, de fer se fit entendre à l'intérieur.

Mlle Delphine ne s'était pas trompée, il y avait quelqu'un dans le cabinet. Qui donc ?

M. Jean, probablement, qu'elle avait cherché partout, excepté dans cette pièce où aucun domestique n'entraît jamais dans l'après-midi.

Mais pourquoi était-il là et qu'y pouvait-il faire ?

Delphine n'était pas exempte de ce défaut commun à bien des femmes, elle était curieuse, très curieuse même. Doucement, sans bruit, elle entrouvrit la porte et avança la tête dans l'entrebâillement.

Ce qu'elle vit la stupéfia.

Le valet de chambre venait d'ouvrir ce tiroir qui avait tout particulièrement attiré son attention.

Evidemment, avant d'entrer au service de M. Villarceau, on lui avait appris que c'était dans ce tiroir que le docteur tenait enfermés ses papiers les plus précieux.

Le tiroir ouvert au moyen d'une fausse clef, il le fouillait, sans se presser, se bornant à soulever les papiers, qui restaient dans le même ordre.

Soudain, il prononça assez haut pour que Delphine puisse entendre :

—Enfin, les voilà !

Il venait de mettre la main sur des papiers enfermés dans une enveloppe blanche, scellée d'un grand cachet de cire rouge.

C'était le dépôt confié à Marguerite Lormont par le maire et le curé de Salvignac et que la jeune femme avait confié à son tour à M. Villarceau.

Le valet de chambre se redressa, ayant sur le visage et dans le regard la satisfaction du triomphe.

Il glissa le pli dans la poche de côté de sa veste ronde et se disposait à refermer le tiroir afin qu'on ne pût, au moins pendant quelque temps, s'apercevoir de son larcin, lorsque Delphine, revenue de sa violente émotion, mais pâle comme une morte, effrayée et indignée, ouvrit la porte toute grande et poussa ce cri : "Voleur !" que lui arracha sa conscience d'honnête fille.

Le valet de chambre, qui ne s'attendait pas à être surpris dans son opération, eut un rugissement de rage. Sa physionomie prit une expression terrible, ses yeux s'injectèrent de sang et, perdant la tête, pareil à un tigre, il bondit sur la femme de chambre, la renversa sur le tapis de l'antichambre, puis prit la fuite.

Sans nul doute, si le misérable eût eu un couteau à la main, il aurait égorgé la pauvre fille.

Cependant, elle s'était vite relevée, et subitement dégrisée de son enthousiasme pour le beau valet de chambre, elle s'élança après lui, en criant :

—Au voleur, au voleur !

La cuisinière et le maître d'hôtel accoururent.

—Jean vient de voler monsieur, dit Delphine, maintenant rouge comme une pivoine, il se sauve, arrêtez-le !

Le voleur était déjà hors de l'hôtel et fuyait dans la rue.

Le maître d'hôtel se mit à sa poursuite en criant à son tour :

—Au voleur ! au voleur !

Mais, à Passy, certaines rues sont presque désertes, et c'était dans celles-là que le fuyard se jetait de préférence.

Il savait le maître d'hôtel sur ses talons, mais il pensait bien lui échapper, celui-ci étant un peu obèse et n'ayant pas des jambes à fournir une longue trotte.

En effet, déjà fourbu, essoufflé, perdant haleine, le maître d'hôtel s'arrêta.

Deux hommes qui étaient sur un trottoir de la rue et avaient vu courir le gros homme, s'approchèrent de lui,

—Qu'y a-t-il ? demanda l'un d'eux.

—Je suis au service de M. le Dr Villarceau, répondit le maître d'hôtel, le valet de chambre, un nommé Jean Dufrène, vient de voler mon maître et je m'étais lancé à sa poursuite pour le faire arrêter.

Les deux inconnus échangèrent un regard rapide.

—Nous nous chargeons de la besogne, s'il n'est pas trop tard, dit celui qui avait déjà parlé.

Et, laissant le maître d'hôtel reprendre haleine, les deux hommes continuèrent la poursuite.

C'étaient deux agents de la sûreté.

#### X.—L'ARRESTATION

Le voleur, fuyant toujours, avait disparu.

Mais les policiers ont du flair ; ils devinèrent par quelles petites rues le valet de chambre était passé et ne tardèrent pas à se retrouver sur ses traces.

De loin, ils le virent aborder une station de voitures de place et se jeter dans un coupé qui partit aussitôt.

—Tonnerre, le coquin va nous échapper, dit l'un des agents.

—J'en ai peur, fit l'autre.

—N'importe, ne nous rebuons pas.

Ils reprirent le pas gymnastique et arrivèrent à la station des voitures.

La voiture qui emportait le voleur était encore en vue, descendant à toute vitesse l'avenue Montaigne et prête à se perdre dans le cahot des équipages montant et descendant l'avenue des Champs-Élysées.

Il n'y avait donc pas de temps à perdre pour filer la voiture.

L'un des agents sauta dans une victoria, dont le cocher était sur son siège prêt à partir.

L'autre agent dit au cocher :

—Un coupé vient de partir d'ici avec un homme qui est arrivé ici en courant.

—Ah ! oui.

—Cette voiture est encore en vue.

—Je la connais et je la vois.

—Il s'agit de se lancer sur ses traces et de ne pas les perdre. Service de la police !

A son tour, le second agent sauta dans la victoria.

Mais le cocher ne se pressait point de partir.

—Allons donc, allons donc ? crièrent ensemble les deux agents.

—Oh ! pas besoin de crever mon cheval, répondit tranquillement l'automédon.

—Par votre faute, nous allons manquer notre coquin.

—Oh ! que nenni... Vous pourrez le prendre comme un rat dans une ratière.

—Mais il se moque de nous, s'écria l'autre agent.

—Mais non, mais non, et, si vous voulez bien m'écouter...

—Marche, plutôt, marche !

—Bien sûr que nous allons marcher, au bon petit trot de ma bête, et je m'en vas vous mener tout droit rue Duhamel, no 8, derrière la butte Montmartre ! c'est là que vous pincerez votre homme. C'est que, voyez vous, j'ai de bonnes oreilles, et aussi bien que mon camarade Moulinet, le cocher du coupé, j'ai entendu celui que vous poursuivez lui jeter cette adresse :

" Rue Duhamel, no 8,"

Alors, en disant.

—Allons-y, hue, la Biche ! le cocher piqua de la mèche de son fouet les flancs de la bête, qui, selon l'expression de son maître, partit de son bon petit trot.

Quand la victoria arriva rue Duhamel, le coupé y était encore, attendant devant une maison à quatre étages, —le no 8—aux murs noirs, fendillés, lézardés, aux persiennes vermoulues, mal assises sur leurs gonds à moitié rongés par la rouille, le tout du plus lamentable aspect.

—Qu'est-ce que tu attends ? demanda le cocher de la victoria à son camarade.

—Le prix de ma course et le pourboire promis.

Les agents avaient mis pied à terre.

L'un d'eux entra chez la concierge ; oui, cette vieille mesure prête à s'écrouler avait une concierge mais nous ne ferons pas la description du chemin qu'elle appelait sa loge.

—Madame, M. Jean Dufrène, demanda l'agent.

La femme ouvrit de grands yeux.

—Connais pas, ce n'est pas ici, répondit elle.

—Vous êtes sûre, madame ?

—Je connais bien mes locataires, que je crois.

—Ce monsieur, qui s'est fait amener dans une voiture, que voilà encore, à la porte, n'est donc pas un locataire de la maison ?

—Mais, si, monsieur, c'est un de mes locataire, qui revient de voyage.

—Alors il ne s'appelle pas Jean Dufrène ?

—Bien sûr que non, puisqu'il s'appelle Aristide Blondeau.

—Ah ! bien, c'est Aristide Blondeau qu'il se nomme.

—Un brave et bon garçon, qui ne fait pas de bruit dans la maison ; d'abord il n'y est presque jamais.

L'agent eut un sourire.

—Voulez-vous, madame, dit-il, m'indiquer son logement ?

—Au troisième, la porte à droite.

—Merci.

L'agent se disait :

—Un homme qui se donne plusieurs noms n'est certainement pas un malfaiteur ordinaire.

Il se disposait à monter l'escalier et à faire signe à son compagnon de le suivre, lorsqu'un bruit de pas retentit, faisant craquer les marches.